

Article

« Dulce et Decorum est...? »

Stanislav J. Kirschbaum

Études internationales, vol. 15, n° 3, 1984, p. 615-621.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/701705ar>

DOI: 10.7202/701705ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

LIVRES

1. ÉTUDES BIBLIOGRAPHIQUES

Dulce et decorum est...?*

Stanislav J. KIRSCHBAUM*

Dulce et decorum est pro patria mori: ce vieil adage romain a été utilisé sous diverses formes à travers les âges pour justifier la guerre. Or il y a lieu de se demander aujourd'hui avec la menace d'annihilation qui pèse sur l'humanité entière, s'il est encore doux et merveilleux de mourir pour sa patrie quand celle-ci risque de ne plus exister à la fin des hostilités. Cette menace d'ailleurs nous incite à nous interroger sur la validité de la guerre à l'époque contemporaine comme instrument politique dans les relations inter-étatiques. De cette réflexion découlent des questions bien plus précises. Pourquoi les États, en particulier les super-puissances s'arment-ils jusqu'aux dents? Quels sont les fondements d'une telle politique? Quelles sont les alternatives au recours à la violence collective pour régler les problèmes entre sociétés?

D'aucuns, y compris Clausewitz, ont déjà noté le manque de logique au phénomène de la guerre. Cela n'a pourtant pas empêché le développement des études stratégiques, c'est-à-dire l'étude des causes, des fonctions, des effets et des moyens de contrôler ou d'éliminer la violence collective. Il est clair aussi que les écoles et les chapelles se sont multipliées;

* BERES, Louis René, *Apocalypse: Nuclear Catastrophe in World Politics*, Chicago (ill.), The University of Chicago Press, 1980, 331 p.

BROADHURST, Arlene Idol (ed.), *The Future of European Alliance Systems: NATO and the Warsaw Pact*, Boulder (col.), Westview Press, Coll. « West Special Studies International Nations », 1982, 336 p.

BURTON, John, *Dear Survivors: Planning after Nuclear Holocaust: War avoidance*, London, — Boulder, Westview Press, 1982, 147 p.

BUTEUX, Paul, *Strategy, Doctrine and the Politics of Alliance: Theatre Nuclear Force Modernization in NATO*, Boulder (Col.), Westview Press, Coll. « A Westview Replica Edition », 1983, 172 p.

GREIG, Ian, *They Mean What They Say: A Compilation of Soviet Statements on Ideology, Foreign Policy and the Use of Military Force*, London, Foreign Affairs Research Institute, 1981, 140 p.

GROUND ZERO, *Nuclear War: What's In It For You?*, New York, Pocket Books, 1982, 272 p.

GROUND ZERO, *What About the Russians — and Nuclear War?*, New York, Pocket Books, 1983, 237 p.

UNITED STATES DEPARTMENT OF STATE, *Security and Arms Control: The Search for a more Stable Peace*, Washington, Bureau of Public Affairs, 1983, 66 p.

** Professeur au Département de Science politique du Collège Glendon, Université York, Toronto. *Revue Études internationales*, volume XV, n° 3, septembre 1984.

toutefois il n'est pas dans notre intention d'examiner celles-ci, mais plutôt de voir comment les ouvrages à notre disposition se situent par rapport à la question principale posée ci-dessus, à savoir l'utilité de la guerre, en particulier de la guerre thermonucléaire, dans le règlement des conflits et des différends entre États.

Force nous est de reconnaître au départ qu'en tant qu'option politique, la guerre n'a pas encore été éliminée. Elle est même devenue académique¹ pour d'aucuns. Ceci dit, il faut aussi accepter que le désir d'éviter la guerre, notamment entre les deux grands, domine le dialogue politique depuis que N.S. Khrouchtchev a renversé la théorie léniniste de l'inévitabilité de la guerre entre les deux systèmes. Quels sont ainsi les fondements de la position actuelle notamment en Occident, et où va le débat?

I – Les prises de position

Selon Ian Greig, l'Occident fait face à un adversaire, qui énonce simplement, dans ses déclarations et ses écrits, qu'il est décidé à le vaincre. Comme l'indique le titre de son ouvrage; "They Mean What They Say", il suffit de lire ce que les Soviétiques ont dit depuis Lénine sur les sujets qui traitent du présent et surtout de l'avenir de notre société. Greig limite toutefois son éventail de citations aux questions qui traitent de l'idéologie, de la politique étrangère et de l'utilisation de la force militaire. Dans son introduction, il souligne deux concepts-clés qui dominent la position soviétique vis-à-vis de l'Occident, notamment le conflit de classe et l'interchangeabilité des moyens pacifiques et des moyens violents dans la poursuite des objectifs politiques et idéologiques.²

Si les Soviétiques acceptent l'utilisation de la violence, où se situent-ils par rapport à la guerre? Greig cite suffisamment, de passages qui montrent que les Soviétiques sont favorables aux guerres dites « de libération » et prêts à les soutenir. L'accent qu'ils mettent aussi sur la défense nationale les conduit logiquement au besoin de se préparer pour mener et survivre à une guerre nucléaire: « La doctrine militaire soviétique exige que les Forces Armées, les pays, le peuple soviétique entier soient prêts à l'éventualité d'une guerre nucléaire. »³ L'effort de défense qu'ont fait les Soviétiques, surtout dans les deux dernières décennies et leur conviction que seule la force militaire assure la puissance, soulignent l'importance qu'ils donnent à l'utilisation de la violence dans les relations inter-étatiques. Pour eux l'adage romain serait ainsi toujours valable.

Faut-il accepter que les Soviétiques croient vraiment à ce qu'ils disent? Les collaborateurs de l'organisation *Ground Zero* ne répondent pas directement à cette question; ils sont plutôt partisans de la conviction que les Soviétiques veulent éviter une guerre nucléaire autant que les Occidentaux, et pour cette raison il faut surtout chercher à les comprendre.⁴ Ce petit ouvrage de vulgarisation réalise assez bien cette tâche dans la mesure où ses auteurs cherchent à présenter les Russes au lecteur américain. Aussi, font-ils un tour d'horizon de l'histoire russe, de la société soviétique, du système politique, de la politique étrangère et militaire pour terminer par un point d'interrogation sur l'avenir des relations soviéto-américaines. Selon ces auteurs, l'Union soviétique « est aux prises avec une crise d'iden-

1. Michel, FORTMANN. « Dieu, que la guerre est académique! », *Études internationales*, XII, no. 2, juin 1981, pp. 395-401.

2. Ian GREIG, *op. cit.*, p. x.

3. *Ibid.*, p. 51

4. GROUND ZERO, *What About the Russians...*, *op. cit.*, p. xii.

5. *Ibid.*, p. 229.

tité... [Les Américains ont] l'occasion d'influencer, ne serait-ce que de façon très modeste, le résultat de ce débat soviétique interne. »⁵

L'ouvrage de *Ground Zero* pêche par excès d'optimisme. Le citoyen moyen américain a peut-être une connaissance limitée des Soviétiques, mais il n'est par contre pas sûr qu'une meilleure connaissance changerait la politique américaine. Il n'est pas certain non plus que la politique américaine soit en mesure d'influencer ledit débat soviétique. Les tentatives précédentes surtout à l'ère de la détente n'ont pas abouti et la politique soviétique semble plutôt tributaire de ses propres préoccupations idéologiques, politiques et économiques. L'Union soviétique a lancé un défi à l'Occident et au reste du monde; il est beaucoup plus utile dans la formulation de la politique occidentale, d'écouter ce que disent les Soviétiques, plutôt que de chercher à les influencer. Après tout, ils poursuivent leurs propres intérêts; pourquoi l'Occident n'en ferait-il pas autant? L'approche de Greig s'avère ainsi plus intéressante et pertinente que celle de *Ground Zero*.

Mais qu'en est-il alors de la guerre nucléaire? D'après les écrits soviétiques, ce sera la prochaine guerre et ce seront les « impérialistes » qui la déclencheront. Ce sera une guerre de missiles et d'armes nucléaires.⁶ Quelle est la position américaine? Lorsqu'on examine les déclarations présentées dans un petit ouvrage officiel, il semble que les Américains soient beaucoup plus sensibles aux conséquences d'une guerre nucléaire: « À l'âge nucléaire, un conflit est-ouest aurait des conséquences catastrophiques tant pour les participants que pour les spectateurs. »⁷ La position officielle américaine en est ainsi une de dissuasion par la défense et le contrôle des armements. À ce sujet le State Department ajoute: « Là où nous enregistrons de vrais succès [dans le contrôle des armements], le dossier indique qu'ils sont le résultat d'une politique de patience, de persévérance et d'unité occidentales. Les échecs et les déceptions sont survenus lorsque les gouvernements occidentaux ont succombé à des objectifs confus, à des délibérations divisées et au besoin d'avoir des résultats immédiats. »⁸ C'est pour cette raison que les Américains, comme d'ailleurs les Soviétiques à d'autres fins, ont créé des alliances dans le but de réaliser leur objectif principal, c'est-à-dire de dissuader l'adversaire afin d'éviter une guerre nucléaire. Encore faudrait-il que ces alliances soient à la hauteur de la tâche.

II – Les alliances

C'est la perception d'une menace soviétique en Europe plutôt que les horreurs d'une guerre nucléaire qui a provoqué en 1949 la création de l'OTAN; l'inclusion de la République fédérale d'Allemagne au sein de cette dernière eut pour conséquence en 1955 la création de l'Organisation du Traité de Varsovie. En somme, les alliances, tout comme la politique de défense des deux grands, restent tributaires du conflit idéologique qui les oppose. Au fil des années et des développements technologiques, les deux alliances se sont toutefois transformées. D'une part, les troupes ont été modernisées; d'autre part, certains pays membres ont commencé à mettre en doute la politique de leur alliance et le prix éventuel que leur pays paierait si un conflit était déclenché. La guerre nucléaire n'est ainsi plus le monopole des superpuissances.

6. Ian GREIG, *op. cit.*, p. 51.

7. *Security and Arms Control, op. cit.*, p. 1.

Une collection d'essais réunis par Arlene Broadhurst⁹ aborde de plus près le rôle de l'avenir des systèmes d'alliances européens. Dans la première partie, Hedley Bull, Martin Edmonds et Broadhurst elle-même posent la question fondamentale du besoin des systèmes d'alliances, surtout dans le contexte des relations changeantes entre les superpuissances et les États-membres. Des trois auteurs, c'est Broadhurst qui souligne que les difficultés que connaissent les alliances sont dues au fait qu'elles furent conçues en fonction des relations soviéto-américaines et de l'équilibre de la puissance: « La tendance à traiter l'OTAN et le Pacte de Varsovie comme une simple extension du leadership et des relations entre les superpuissances limite la capacité des États-membres à l'intérieur des deux alliances de trouver des points de compromis et de conciliation. »¹⁰

Les deux parties suivantes de l'ouvrage traitent de l'OTAN et du Pacte de Varsovie. Les approches sont contradictoires, offrant ainsi un débat fort intéressant sur les deux alliances. Pour Kenneth Hunt, l'OTAN est nécessaire et remplit le rôle qui lui a été dévolu malgré des perceptions différentes des deux côtés de l'Atlantique sur de tels sujets comme l'augmentation de la participation conventionnelle des Européens et le rôle de l'OTAN au Moyen-Orient. Pierre Lellouche, pour sa part, met l'accent sur le besoin de trouver les moyens d'accroître la participation européenne, par suite des changements dans la réalité stratégique en Europe. Quant à Martin van Heuven, il insiste sur la convergence, plutôt que la divergence, des positions américaine et européenne. Il existe des problèmes, mais ceux-ci sont grossis par la presse qui donne ensuite une fausse impression au public. Le besoin des gouvernements de mieux expliquer leur position est aussi le thème de l'article de Derek C. Arnould qui étudie les mécanismes de consultation sur les questions de sécurité occidentale en dehors du cadre de l'OTAN et du rôle que l'OTAN peut jouer.

Les quatre auteurs qui examinent le Pacte de Varsovie reconnaissent son importance pour l'URSS tout en soulignant les changements survenus depuis 1968 lors de l'introduction d'un nouveau système de consultation. Alors que Malcom Mackintosh y voit la raison pour le maintien du Pacte dans sa forme actuelle, Ivan Volgyes met l'accent sur les tensions et les vulnérabilités qui risquent de mettre en jeu sa stabilité. Pour Richard Ned Lebow, le problème se situe plutôt dans les pays-membres où il y a toujours une crise de légitimité, crise qui affecte par contre-coup le Pacte lui-même. Lawrence L. Whetten, pour sa part, examine la politique de quatre pays est-européens (Allemagne de l'Est, Pologne, Tchécoslovaquie et Roumanie) pour voir quelles sont les perspectives du Pacte, et plus particulièrement pour vérifier si les forces nationales cherchent de plus en plus à vouloir défendre leur pays plutôt que de s'intégrer davantage au sein du Pacte. Selon Whetten: « Les objectifs soviétiques de viabilité et de cohésion n'ont été atteints que partiellement; en fait, la force militaire, et les représailles économiques ont parfois été utilisées pour signaler les niveaux de tolérance soviétique aux déviations. L'intégration aussi a été évasive pour Moscou. »¹¹

Il est clair que les alliances ont leur propre dynamique et qu'elles cherchent à se maintenir. Il est de même évident que la politique et la stratégie d'une alliance dépendent du degré de cohésion et de marchandage en son sein. Paul Buteux¹² étudie la question de la modernisation des forces nucléaires de théâtre pour montrer jusqu'à quel point la stratégie énoncée par l'OTAN est le résultat de débats d'une part sur les questions de changements dans

8. *Ibid.*, p. 63.

9. Arlene BROADHURST, *op. cit.*

10. "Speculation on Abstract Perspectives: NATO and the Warsaw Pact", *ibid.*, p. 60.

11. "The Warsaw Pact as an Instrument for Inducing Political and Military Integration and Interdependency," *ibid.*, p. 258.

12. Paul BUTEUX, *op. cit.*

la technologie militaire et la balance militaire en Europe et d'autre part sur les objectifs politiques des États-membres. La formation d'une stratégie globale et sa mise en oeuvre s'influencent mutuellement et dépendent, comme le montre Buteux au sujet de la bombe à neutron et les forces nucléaires de théâtre à longue portée (*long-range theatre nuclear forces*), tant des perceptions que de la volonté des États-membres de mettre à jour le rôle de l'OTAN. Cette étude sur le problème de modernisation montre fort bien jusqu'à quel point le débat est âpre et les changements de stratégie difficiles.

Ce qui ressort aussi de ces deux ouvrages sur les alliances, c'est le rôle primordial des deux grands. Leur perception l'un de l'autre, domine en fait leurs alliances et la raison d'être de celles-ci est assurée par la conviction de chaque superpuissance que l'autre veut éventuellement déclencher une guerre qui ne pourrait être que nucléaire et ceci malgré les énoncés de certaines doctrines militaires qui affirment le contraire. L'effort de défense a donc pour but de dissuader l'adversaire et la course aux armements cherche à assurer la crédibilité de la dissuasion. Mais les deux grands, ont-ils la capacité économique pour continuer la course aux armements? Selon Rainer Rupp, l'Union soviétique devrait songer à négocier un contrôle des armements dès 1985 alors que les Américains devraient répartir l'effort parmi les pays européens.¹³

Le conflit idéologique entre les États-Unis et l'Union soviétique et leurs alliés a mené à la création d'alliances pour rendre crédible la politique de dissuasion que les deux grands pratiquent l'un vis-à-vis de l'autre. La course aux armements renforce cette stratégie. Mais est-ce le seul moyen d'éviter la guerre et d'assurer la paix? N'allons-nous pas plutôt vers la guerre? Et ne risque-t-elle pas d'être la dernière?

III – La guerre apocalyptique

Il est de bon aloi d'argumenter que la politique de dissuasion des superpuissances a empêché jusqu'à maintenant le déclenchement d'une guerre majeure et que ce n'est que par le maintien de cet équilibre que la guerre sera évitée. Or les arsenaux d'armes nucléaires des superpuissances évoquent aussi depuis un certain temps la peur des conséquences d'un conflit nucléaire: la fin de notre planète. Force est de reconnaître que l'élément essentiel dans la stratégie de dissuasion est l'attaque nucléaire. Il ne s'agit donc pas de conséquences imaginaires ou théoriques. Compte tenu de ce danger, n'est-il pas préférable de chercher à éliminer les arsenaux nucléaires?

Face à la situation politique et militaire actuelle, il n'est pas facile de prôner une telle politique. Aussi est-ce la raison pour laquelle *Ground Zero* cherche à éduquer et à influencer l'opinion publique de sorte que celle-ci fasse pression auprès des hommes politiques pour qu'ils s'embarquent sur la voie du désarmement nucléaire.¹⁴ Leur petit ouvrage de vulgarisation reflète bien cet objectif; il décrit les conséquences d'une explosion atomique et offre au lecteur le résultat suivant: « La bonne nouvelle est que vous serez tué instantanément; la mauvaise est que vous survivrez! »¹⁵ Si le message *ad hominem* est clair, le message politique l'est beaucoup moins; il est même simpliste. Il n'est pas certain que l'amitié, quatrième des moyens qu'ont les sociétés pour assurer leur sécurité (les autres étant la conquête, l'intimidation et la fortification¹⁶, réussisse. Malgré la reconnaissance de la menace

13. "Resource Allocation for Defence in NATO and WTO" in Broadhurst, *op. cit.* pp. 269-300.

14. *Nuclear War...*, *op. cit.* pp. 233-234.

15. *Ibid.*, pp. 125 et 128.

16. Selon *Ground Zero*, *ibid.*, p. 158.

nucléaire, ni l'une ni l'autre superpuissance n'a perdu de sa méfiance de l'autre, même durant la période de détente.

Pourtant le danger nucléaire existe. Selon Louis René Beres,¹⁷ il y a trois chemins vers l'apocalypse : la guerre nucléaire entre les superpuissances, la guerre nucléaire résultant de la prolifération d'armes nucléaires et le terrorisme nucléaire. Les scénarios décrits par Beres des conséquences de chaque possibilité mènent à une seule conclusion : la fin de notre société, soit par sa destruction totale, soit par sa transformation face au terrorisme nucléaire. Pour éviter ce résultat, Beres argumente premièrement en faveur d'une approche systématique dans les relations entre les superpuissances : contrôle des armements par une stratégie de dissuasion minimum, interdiction de tout test nucléaire, renoncement à l'utilisation première des armes nucléaires par les deux, la délimitation de zones libres d'armes nucléaires. Ces propositions « impliquent de se départir de façon significative des habitudes actuelles de la compétition stratégique. »¹⁸ Le renforcement des traités de non prolifération, la protection des centres atomiques et un degré de coopération internationale sont les autres solutions proposées pour diminuer les dangers d'une catastrophe nucléaire. Ce que Beres veut, somme toute, c'est le remplacement de la concurrence entre les États par leur coopération.

Si on peut afficher un degré de scepticisme face à la transformation des relations inter-étatiques proposée par Beres, il n'en reste pas moins que beaucoup de ses propos méritent d'être retenus. L'utilité de son ouvrage est de définir le problème à partir de la réalité internationale, d'examiner le chemin parcouru et de voir quels sont les lieux communs qui peuvent modifier l'état actuel des choses. Ce à quoi Beres se bute, c'est le refus des hommes politiques d'abandonner la compétition entre eux et l'utilisation de la violence dans la résolution des conflits. Existe-t-il alors des alternatives que les hommes voudraient bien endosser ?

Dans une lettre adressée aux survivants d'une catastrophe nucléaire, John Burton propose une nouvelle façon de régler les conflits.¹⁹ Dans une première partie, il examine les conditions et les raisons qui ont mené à une guerre nucléaire. C'est le refus de pourvoir à certains besoins, dont la reconnaissance permet d'élaborer la politique nécessaire, qui a empêché la coopération entre États et sociétés après la Deuxième Guerre mondiale. Au fond, il s'agit de l'incapacité de mettre l'homme au centre de l'activité sociale. De plus, les connaissances acquises ne furent pas utilisées et les sociétés ne purent ainsi pas s'adapter aux changements nécessaires. Selon Burton : « C'est une observation politique réaliste de noter que s'il n'y a pas le développement et la satisfaction des besoins des individus et des groupes, si les problèmes ne sont pas résolus et le besoin de la coercition évité, alors aucun ordre politique et social ne peut être stable et harmonieux, quel que soit le niveau de coercition. »²⁰

Burton propose l'emploi de mécanismes de conciliation et de médiation, souvent utilisés dans les relations industrielles, basés sur le maximum d'information et de connaissances des objectifs en cause, qui peuvent mener à la recherche de solutions pacifiques. Sa lettre est une plaidoyer en faveur d'un accroissement des connaissances, de l'utilisation de techniques pour la résolution de problèmes qui ramassent toutes les données et qui mettent les besoins des individus avant tout. C'est mettre en valeur le travail des chercheurs et des universitaires ! Idée intéressante ; est-elle toutefois réalisable ?

17. Louis René BERES, *op. cit.*

18. *Ibid.*, p. 223.

19. John BURTON, *op. cit.*

20. *Ibid.*, p. 26.

IV – Conclusion

L'ouvrage de Burton, tout comme les deux de *Ground Zero*, pêche par excès d'optimisme. Ceci dit, ils poussent aussi à réfléchir. Il faut le reconnaître, le tocsin a sonné. Mais le choix semble toujours être entre le maintien du statu quo avec son danger de guerre nucléaire ou la recherche de formes et de moyens pour diminuer la menace qui pèse sur nous. Chose certaine; nul ne veut une guerre nucléaire. Il semble de plus que l'homme cherche à vouloir se distancier de la guerre comme moyen pour régler les différends entre sociétés. Il reste malheureusement la méfiance que la menace apocalyptique n'a pas pour autant été atténuée. C'est aussi la raison pour laquelle nous continuerons à nous intéresser aux alliances. Des ouvrages comme ceux de Buteux et Broadhurst retiennent ainsi l'attention.

Il est évident qu'il n'est plus doux et merveilleux de mourir pour sa patrie. Mais c'est seulement lorsque les Soviétiques l'auront compris et reconnaîtront qu'il est encore plus doux et merveilleux de vivre ensemble que l'on fera le premier pas vers l'élimination de la menace de la guerre nucléaire.